

**CONFINEMENT PHYSIQUE ET DEVOILEMENT DE L'INTIME
CHEZ MARIAMA BA**

**PHYSICAL CONFINEMENT AND INTIMATE UNVEILING IN
MARIAMA BA'S WORK**

**CONTENIMENTO FISICO E SVILUPPO DELL'INTIMO NEL
LAVORO DI MARIAMA BA**

Veronica GRECU*

Résumé

Dans Une si longue lettre, le premier roman de l'écrivaine sénégalaise Mariama Bâ, le confinement physique de la protagoniste, Ramatoulaye, n'est pas sans évoquer le confinement psychologique auquel est condamnée la femme africaine, prisonnière dans un univers patriarcal, déchirée entre le désir d'émancipation et la soumission aux règles strictes d'une société traditionnelle. Tel que nous allons essayer de le démontrer dans notre article, ce confinement physique de quatre mois et dix jours dans la maison familiale, que le deuil islamique impose aux veuves après la mort de leurs époux, ne gêne pas Ramatoulaye. Bien au contraire, cette longue période de silence et de solitude s'avère être favorable à l'introspection et invite la protagoniste à réfléchir sur son existence et son identité. De son côté, l'écrivaine Mariama Bâ exploite le concept islamique de « mirasse » (deuil rituel) pour créer le cadre propice au récit de Ramatoulaye. En effet, et ce n'est pas par hasard, la confession de son héroïne commence au moment même où le silence le plus stricte doit être observé.

Mots-clés : confinement, deuil, silence, introspection, récit.

Abstract

In Une si longue lettre, the first novel of the Senegalese writer Mariama Bâ, the physical confinement of the protagonist, Ramatoulaye, is reminiscent of the psychological confinement to which the African woman is condemned, trapped in a patriarchal universe, torn between her desire for emancipation and the submission to the strict rules of a traditional society. However, this physical confinement of four months and ten days in the family home, which Islamic mourning imposes on widows after the death of their husbands, does not bother Ramatoulaye. On the contrary, this long period of silence and solitude turns out to be favorable to introspection and invites the protagonist to reflect on her existence and identity. Thus, the Senegalese writer

* greco.veronica@gmail.com; Université « Vasile Alecsandri » de Bacau, Roumanie.

Mariama Bâ uses the Islamic concept of “mirasse” (ritual mourning) to create a real framework for Ramatoulaye’s story. Indeed, and it is not by chance, the confession of the heroine begins at the very moment when the strictest silence must be observed.

Keywords: confinement, mourning, silence, introspection, story.

Riassunto

In Une si longue lettre, il primo romanzo della scrittrice senegalese Mariama Bâ, il confinamento fisico della protagonista, Ramatoulaye, ricorda il confinamento psicologico a cui è condannata la donna africana, intrappolata in un universo patriarcale, diviso tra il desiderio di emancipazione e la sottomissione alle rigide regole di una società tradizionale. Questo confinamento fisico di quattro mesi e dieci giorni nella casa di famiglia, che il lutto islamico impone alle vedove dopo la morte dei loro mariti, non infastidisce Ramatoulaye. Al contrario, questo lungo periodo di silenzio e solitudine si rivela favorevole all’introspezione e invita l’eroina a riflettere sulla sua esistenza e identità. La scrittrice Mariama Bâ sfrutta così il concetto islamico di « mirasse » (lutto rituale) per creare il suo eroina inizia proprio nel momento in cui si deve osservare il silenzio più stretto.

Parole chiave: isolamento, lutto, silenzio, introspezione, storia.

Dans un livre consacré à l’œuvre littéraire de Mariama Bâ¹, analysée sous l’angle de la souffrance, Bassirou Ndiaye est d’avis que le chagrin et les difficultés éprouvés par les femmes sénégalaises seraient à même d’expliquer, du moins en partie, le nombre important de romans parus, depuis 1960, au Sénégal, un pays caractérisé par un grande diversité sociale, intellectuelle et religieuse. Selon elle, l’angoisse existentielle de la femme africaine, reléguée toujours à l’arrière-plan, victime silencieuse des réalités culturelles qu’elle n’ose pas dénoncer, serait à l’origine de ces récits émouvants, censés prêter une voix à des êtres écrasés sous le poids des coutumes ancestrales:

La souffrance féminine constitue le nœud gordien du roman sénégalais. En effet, cette thématique justifie véritablement la production romanesque au Sénégal et surtout l’écriture féminine qui a marqué totalement la littérature sénégalaise de manière générale.²

Les propos de Bassirou Ndiaye mettent également en exergue le combat singulier des écrivaines africaines qui ont dû trouver la force et le courage de nier le silence imposé aux femmes, de revendiquer le droit à l’expression, longtemps perçu comme un privilège réservé exclusivement aux hommes, non seulement pour défendre la cause de leurs sœurs

¹ Ndiaye, B., *La souffrance: une clé de lecture pour l’œuvre romanesque de Mariama Bâ*, L’Harmattan, Dakar, 2019.

² *Ibidem*, p. 72.

muettes, mais aussi pour les reconforter, leur prouver que la marginalisation dictée par le discours patriarcal hégémonique peut être combattue :

*Dans toutes les cultures, la femme qui revendique ou proteste est dévalorisée. Si la parole qui s'envole marginalise la femme, comment juge-t-on celle qui ose fixer pour l'éternité sa pensée ? C'est dire la réticence des femmes à devenir écrivain. Leur représentation dans la littérature africaine est presque nulle. Et pourtant elles ont à dire et à écrire!*¹

La quête identitaire de la femme africaine, son difficile cheminement vers l'émancipation, que Mariama Bâ privilégie dans ses romans, n'ont pas tardé à encourager les interprétations selon lesquelles l'auteure sénégalaise serait un précurseur du mouvement féministe² africain. En effet, *Une si longue lettre*, son roman le plus connu, est l'un des premiers textes à décrire le quotidien des femmes sénégalaises abusées, trompées par leurs époux, obligées à accepter, sans révolte, la trahison, la polygamie ou l'isolement social. Tout porte cependant à croire qu'il y est moins question de féminisme que de féminité, entendue comme la capacité de la femme de prendre son destin en main et d'aspirer à une carrière et à une vie affective : « Mon cœur est en fête chaque fois qu'une femme émerge de l'ombre. Je sais mouvant le terrain des acquis, difficile la survie des conquêtes. »³

L'écriture de Mariama Bâ ne fait pas l'apologie de la libération des femmes des contraintes imposées par la famille ou la religion et ne prône pas un inversement des rapports unissant hommes et femmes. En outre, il n'y est jamais question de rébellion, mais de confiance. Confiance de la femme en elle-même et en sa capacité de surmonter toutes les épreuves ; confiance dans l'amitié et la solidarité féminines ; confiance dans la force intérieure de l'être humain qui peut trouver les moyens de se redécouvrir. L'œuvre littéraire de Mariama Bâ ne doit donc pas être perçue comme la preuve d'un féminisme militant, d'inspiration beauvoirienne, mais plutôt comme un encouragement adressé à la femme africaine à prendre la parole, à briser le silence, à trouver le juste équilibre entre tradition et modernité, identité sociale et privée. L'écriture

¹ Bâ, M., « La fonction politique des littératures africaines écrites » in *Ecritures françaises dans le monde*, n° 5.3/1981, pp. 6-7.

² Voir Buchi, E., « Feminist with a small "f" » in *Criticism and Ideology*, Scandinavian Institute of African Studies, Uppsala, 1988, pp. 173-177.

³ Bâ, M., *Une si longue lettre*, Editions du Rocher, Monaco, 2005, p. 163.

devient ainsi réconfort ; elle invite l'être humain à faire ce voyage intérieur, trop longtemps repoussé, afin de réfléchir sur son existence et les nouvelles voies à emprunter. Toujours est-il que pour une âme repliée sur elle-même, accoutumée à se dévouer entièrement à son mari, à obéir sa famille, à se soumettre aux normes sociales ou religieuses, aussi injustes soient-elles, cette quête intérieure n'est pas facile à entreprendre. Comme dans le cas de Ramatoulaye, la protagoniste du roman *Une si longue lettre*, cette introspection longtemps évitée ne commence qu'au moment où la vie de l'être humain est à tout jamais bouleversée. Le choc provoqué par la mort inattendue de son mari, qui l'a pourtant abandonnée sans regrets cinq années auparavant, force Ramatoulaye à se pencher, pour la première fois, sur sa vie, sur les choix qu'elle a faits, y compris celui de ne pas divorcer lorsque Modou Fall a pris une seconde épouse, désertant le foyer familial, sans même l'en avertir et sans jamais y retourner. A l'époque, lorsque des amis et l'imam étaient venus lui annoncer la nouvelle des secondes noces de son mari avec une collègue de classe de leur fille aînée, Ramatoulaye n'avait pas réussi à faire entendre sa voix, que les règles sociales et religieuses lui avaient enseigné, depuis plus de trente ans, à cacher :

Je m'appliquais à endiguer mon remous intérieur. Surtout, ne pas donner à mes visiteurs la satisfaction de raconter mon désarroi. Sourire, prendre l'événement à la légère, comme ils l'ont annoncé. Les remercier de la façon humaine dont ils ont accompli leur mission. Renvoyer des remerciements à Modou, « bon père et bon époux », « un mari devenu un ami ». Remercier ma belle-famille, l'imam, Mawdo. Sourire. Leur servir à boire. Les raccompagner sous les volutes de l'encens qu'ils reniflaient encore. Serrer leurs mains.¹

Rien dans son adolescence brillante n'avait pourtant annoncé ce mutisme et les désillusions de l'âge mûr. Dans les années succédant à l'indépendance du Sénégal en 1960, Ramatoulaye avait fait partie de la première génération de jeunes filles africaines, affranchies du fardeau des traditions, éduquées à l'occidentale, incarnant tous les espoirs d'une nouvelle vie de l'Afrique :

Nous sortir de l'enlissement des traditions, superstitions et mœurs ; nous faire apprécier de multiples civilisations sans reniement de la nôtre ; élever notre vision du monde, cultiver notre

¹ *Ibidem*, p. 75.

personnalité, renforcer nos qualités, mater nos défauts ; faire fructifier en nous les valeurs de la morale universelle.¹

Elle avait épousé ensuite, contre la volonté de sa famille, un jeune homme, éduqué lui-aussi en France, dont elle était tombée amoureuse à l'occasion du bal de fin d'année de l'Ecole William Ponty et était devenue, sans même s'en rendre compte, prisonnière d'un monde dont elle ne pouvait pas changer le fonctionnement ancestral, malgré son éducation et les efforts déployés. Ses anciennes amies envient à présent l'aisance de sa vie, le confort de sa demeure, sans même deviner le temps et l'énergie dépensés quotidiennement pour réconcilier vie conjugale et vie professionnelle

Allez leur expliquer que la femme qui travaille n'en est pas moins responsable de son foyer. Allez leur expliquer que rien ne va si vous ne descendez dans l'arène, que vous avez tout à vérifier, souvent tout à reprendre : ménage, cuisine, repassage. La femme qui travaille a des charges doubles aussi écrasantes les unes que les autres.²

Comme toute Sénégalaise, Ramatoulaye doit, en revanche, respecter sa belle-famille, se montrer aimable et accueillante même lorsqu'on lui manque de respect et oublier sa fierté personnelle. Elle doit leur sacrifier ses biens pour faire preuve de générosité, ouvrir les portes de sa maison à toute visite impromptue, censée louer la réussite sociale du fils ou du frère à ses amis inconnus, étouffer sa personnalité pour ne pas être déconsidérée :

J'aimais Modou. Je composais avec les siens. Je tolérais ses sœurs qui désertaient trop souvent leur foyer pour encombrer le mien. Elles se laissaient nourrir et choyer. Elles regardaient sans réagir leurs enfants danser sur mes fauteuils. Je tolérais les crachats glissés adroitement sous mes tapis. Sa mère passait et repassait au gré de ses courses, toujours flanquée d'amies différentes pour leur montrer la réussite sociale de son fils et surtout, leur faire toucher du doigt sa suprématie dans cette belle maison qu'elle n'habitait pas.³

Eduquée à parler, Ramatoulaye apprend à se taire. L'égoïsme et l'indifférence affichés par son mari, les limites toujours plus nombreuses

¹ *Ibidem*, p. 37.

² *Ibidem*, p. 45.

³ *Ibidem*, p. 44.

qui lui sont imposées par un modèle de vie ancestral, les abus de sa belle-famille, de même que les divergences avec ses enfants plongent Ramatoulaye dans un silence dont elle ne sortira qu'après avoir fait le deuil de ses espoirs : « Si les rêves meurent en traversant les ans et les réalités, je garde intact mes souvenirs, sel de ma mémoire. »¹

En effet, ce sont les circonstances tragiques, marquant le début du récit (« Modou Fall est bien mort »²) qui poussent Ramatoulaye à l'introspection. L'éducation traditionnelle reçue de sa grand-mère avait eu raison jusqu'alors de son éducation occidentale. Devant les problèmes, la trahison, la polygamie, l'humiliation ou la ruine financière, Ramatoulaye avait choisi d'accepter et de se taire. Mais le deuil et le confinement physique de quatre mois et dix jours que l'Islam impose aux veuves la livre, pour la première fois, à elle-même. Par le biais d'une lettre adressée à sa meilleure amie, Aïssatou, qui avait elle-aussi connu le drame de la polygamie, Ramatoulaye revit ses défaites, l'échec de son mariage et réapprend à parler et à exprimer ses sentiments :

*Les murs qui limitent mon horizon pendant quatre mois et dix jours ne me gênent guère. J'ai en moi assez de souvenirs à ruminer. Et ce sont eux que je crains car ils ont le goût de l'amertume.*³

Si Mariama Bâ a choisi de faire parler son héroïne par le biais du discours épistolaire, c'est qu'il est réputé féminin. Il permet des rapprochements avec la confidence, propre d'ailleurs à la tradition orale africaine, et acquiert les traits d'un moyen d'expression intime qui encourage la réflexion sur la vie privée et les sujets longtemps évités ou cachés :

*The letter novel, with its air of confidentiality, then becomes a truly intimate medium for the woman who wants to tell the story of her inner life. The epistolary novel of women confiding in each other, like the novel in the form of diary entries, can thus be a more personal medium than an autobiography, which assumes a public audience, and may therefore be particularly suited to the African woman writer who wants to adjust to revelation through the written word.*⁴

¹ *Ibidem*, p. 11.

² *Ibidem*, p. 15.

³ *Ibidem*, p. 25.

⁴ Boyce Davis, C., Savory Fido, E., « African Women Writers: Toward a Literary History » in Oyekan Owomoyela (dir.), *A History of the Twentieth Century African Literature*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1993, p. 323.

Selon Ann McElaney-Johnson, le caractère intime du discours épistolaire n'est pas la seule raison ayant dicté le choix de l'écrivaine Mariama Bâ. A son avis, la relation épistolaire n'est pas seulement intime, mais elle est aussi réciproque. Plus que le journal ou l'autobiographie, la lettre invite à la prise de parole et à la redécouverte intérieure, puisqu'elle incite également à la lecture. On se redécouvre soi-même en lisant l'autre et en se relisant soi-même dans les lettres qu'on adresse à l'autre :

Ramatoulaye's inscription of her life enables her to transcend her physical and psychological confinement, but crucial to this prise de parole is the act of reading. The epistolary relationship, unlike the autobiography or diary, is a reciprocal one. Writers also act as readers and readers take on the task of writing. [...] The act of reading is an important narrative event and a prime instrument of self-discovery.¹

Si « le Mirasse », deuil rituel islamique, dépouille « l'individu mort de ses secrets les plus intimes » et « livre à autrui ce qui fut soigneusement dissimulé »², il pousse également Ramatoulaye, pendant le long confinement qui lui est imposé, à accepter l'impasse vers laquelle l'avait livrée le choc des cultures. Durant de longues années, elle avait essayé de concilier vie traditionnelle, suivant les préceptes de l'Islam, et vie moderne, fondée sur des valeurs européennes. Or, l'échec de sa vie de famille, la trahison de son mari, l'impossibilité du dialogue avec ses enfants, trop ancrés dans la modernité pour voir un en elle modèle, l'encouragent à affronter la réalité et la société traditionnelle pour finalement réclamer sa liberté. Sa prise de parole, le quarantième jour après la mort de Modou, n'en est que plus symbolique :

Cette fois, je parlerai. Ma voix connaît trente années de silence, trente années de brimades. Elle éclate, violente, tantôt sarcastique, tantôt méprisante. [...] Tu oublies que j'ai un cœur, une raison, que je ne suis pas un objet que l'on passe de main en main.³

Contre toute attente, le silence et la solitude du confinement n'ont pas entraîné l'aliénation totale de Ramatoulaye. Si l'abandon de son mari

¹ McElaney-Johnson, A., « Epistolary Friendship: La prise de parole in Mariama Bâ's Une si longue letter » in *Research in African Literatures*, no. 30. 2/ 1999, p. 117.

² Bâ, M., *op. cit.*, p. 26.

³ *Ibidem*, p. 109.

l'avait plongée dans le désespoir, le deuil lui apporte l'apaisement. En niant tout dialogue, il l'invite à redécouvrir le bonheur oublié de l'écriture, la confidence cachée dans une lettre, le plaisir unique de la pensée qui se laisse errer, au gré des souvenirs, pour faire le deuil de soi-même, tout en se racontant à un autre.

Bibliographie

Bâ, M., « La fonction politique des littératures africaines écrites » in *Ecritures françaises dans le monde*, n°. 5.3/1981, pp. 3-7

Bâ, M., *Une si longue lettre*, Editions du Rocher, Monaco, 2005

Boyce Davis, C., Savory Fido, E., « African Women Writers: Toward a Literary History » in Oyekan Owomoyela (dir.), *A History of the Twentieth Century African Literature*, University of Nebraska Press, Lincoln, 1993, p. 311-346

Buchi, E., « Feminist with a small "f" » in *Criticism and Ideology*, Scandinavian Institute of African Studies, Uppsala, 1988, p. 173-177

Harrell-Bond, B., « Interview: Mariama Bâ... » in *The African Book Publishing Record*, no. 6.3/4/1980, p. 209-214

McElaney-Johnson, A., « Epistolary Friendship: La prise de parole in Mariama Bâ's *Une si longue lettre* » in *Research in African Literatures*, no. 30. 2/ 1999, pp. 110-121

Nnaemeka, O., « Mariama Bâ : Parallels, Convergence and Interior Space » in *Feminist Issues*, no. 10.1/ 1990, pp. 13-35

Ndiaye, B., *La souffrance: une clé de lecture pour l'œuvre romanesque de Mariama Bâ*, L'Harmattan, Dakar, 2019